

# POÉSIE NOIR



## Trêve de misère

Trêve de misère  
La douleur ne fait pas la paix  
Malade de la guerre  
Ma vie ne peut guérir  
Enfant de la guerre  
Grandissent mes blessures  
Le présent me torture  
Entre les murs du bruit  
Mes yeux ont trop pleuré  
Pour avoir des larmes  
Mon cœur déchiré  
Ma voix en morceaux  
Il n'y a personne pour sentir  
Pour voir mon obscurité  
La dureté du jour  
La fièvre dans mes jambes  
Qui parle  
Écorche mes plaies  
Qui écrit  
Noircit mon sang  
Qui vient réveille  
L'espoir amer  
Qui passe me rappelle  
La nuit épaisse  
Qui chante  
Écarte le brouillard  
Qui danse  
Me remet dans ton sein  
Ô, maman !  
Le rideau de tes jupes  
Couvraient mon chagrin  
Ô, papa !  
Tes mains calleuses  
Sentaient le pain

## LE POÈTE PARLE

Le poète qui parle est un remède pour aujourd'hui.

Le pays est le miroir du poète.

Ses paroles sont le médicament qui maintient nos racines en vie, elles ne meurent pas.

Le poète cachera sa maison dans un arbre et ne rentrera pas dans la ville.

L'histoire commence, jusqu'à ce qu'un trésor de mots se crée entre le poète et nous autres, des mots qui nous emmèneront au paradis.

Le poète cherche toujours la paix, il se tourne, il demande, il chante, il prie... le monde ne le voit pas.

La culture du peuple est la culture de la parole.

Demain est lumineux.  
La mort sera écartée.

Il ajoute :

*L'espoir n'existe pas*

*Il n'y a que le malheur*

*La joie de vivre*

*La rage au cœur*

Cette rencontre avec le poète se retrouve dans la beauté d'un petit mot, un mot qui parle de vie, d'où il y a de l'espoir, d'où il y a de l'espoir...

Nous savons comment la parole est échangée entre deux personnes, le secret du secret, avec le secret du secret.

*« Quelqu'un qui n'a pas écouté, parle avec une bouche qui n'obéit pas ».*

Pour trouver la racine du problème, il faut analyser le problème, pour le dire, pour le nommer, voire d'où il vient, le chemin qu'il a emprunté... comment, quand, où, et avec quoi ?

Le peuple n'atteint la modernité qu'en revenant aux connaissances antiques Des branches de quelques-uns de ces vieux mots que nous avons appris, la modernité est difficile à réaliser, nous avons honte de nous, modernistes, s'il n'y a pas de racines dans nous-mêmes !

Le poète savant dit :

*« Écoute quand nous parlons ».*

Des paroles de savants anciens sont citées par le poète dans ses poèmes.

La question de la vérité est d'une grande importance dans la vie, la vérité entre nous (se retrouver), la vérité entre nous et les autres (se retrouver en « société »), avec nous autres, (le pays).

Le poète, qui est un géant, dit dans son discours : *« J'aurai une dette, en ce qui concerne la vérité, parce que les mensonges se propagent ».*

La vérité, dit le poète - qui est un géant, la vérité vient d'en haut et c'est la première, la vérité est la première, et s'il n'y a pas de vérité, pars ou reste, toi - tout le pays, c'est ça, c'est toi, et ce sera toujours toi.

S'il y a la vérité, tout va mieux, tout se passe sans problèmes, la vie est tranquille, c'est mieux.

Libérer la vérité est le but de chacun de nous ; mais chacun est comme il est, pareil, lié au pays ou lié à lui-même, avec l'histoire dont les gens feront la raison de tout...

# POÉSIE NOIRE

## LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.

Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!

Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

paroles Pierre Marcel Montmory trouveur

sculpture Robert Lerivrain



# POÉSIE NOIRE

**America Great Again**



## SANS SOUCI

La nation la plusse meilleure au monde  
Où l'actualité est l'inévitable  
Spectacle du sport du sexe du sang  
Ne paraissent que des ratés  
Qui s'exhibent avec leurs gueules de cul  
Et se torchent avec des dollars  
Le passé repassé des héros en béton  
Les pages d'une histoire goudronnée  
La culture des troupeaux des clôtures  
Les moribonds n'ont qu'une gêne éthique  
Ils se multiplient en capitaux pour leurs élus  
Et défilent pendant les congés légaux  
Monde petit-bourgeois frustré  
Des minorités pour tout l'égout  
Arrogant la majorité humiliée  
Le temps est venu d'abolir le temps  
De la haine du ressentiment  
Et tout ce tas d'emmerdements

Les sans souci ont le ventre plein  
Les frustrés sont impuissants  
Les fous réclament le pouvoir  
La guerre au peuple innocent  
L'argent sale fait couler le sang  
La peur règne du lever au couchant  
Je ne t'espère plus depuis ma solitude  
Je te rejoins sans ta sollicitude  
Résister devient mon habitude  
Seul je serai le plus fort  
Sans me suivre va de ton bord  
Notre courage au destin fait un sort  
Sans souci tu vas renaître  
Chaque jour aux fenêtres  
Sans peur de vivre être  
Et si la mort m'attend  
Elle me recevra amant  
Ma vie va en chantant

# RÈGLES POUR LA PROPAGANDE POLITIQUE DE LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE POPULISTE QUI DÉTESTE LE PEUPLE :

« Plus le mensonge est gros, mieux il passe ».

« La propagande cesse d'être efficace à l'instant où sa présence devient invisible ».

« C'est l'un des droits absolu de l'Etat de présider à la constitution de l'opinion publique ».

« Celui qui peut régner sur la rue règnera un jour sur l'Etat, car toute forme de pouvoir politique et de dictature a ses racines dans la rue ».



# POÉSIE NOIRE

## VUE DU CIEL

Vue du ciel le beau pays qu'on aurait  
Paysages de cartes postales  
La Terre nue vue par les racines  
Les chers propriétaires des beaux quartiers  
Dans leur design merdeux de croquemorts  
Consomment tout ce qui assomme  
L'idiotie américanisée veille  
À la sécurité des bordels  
Les macs paient la donne aux putains  
Le président élu des Hambourgeois  
En sandwich entre deux poules de luxe  
Tient la pose avec son arme en rut  
Le général des Générés transfuge  
Son autorité aux professionnels  
La tuerie en bourse peut continuer  
Pendant la valse comédie de mœurs  
Les matrones en chaleur intriguent  
Au cabaret des avatars indignes  
Le ministre des sinistres discourt  
Combien de violation d'enfants par jour  
Pour satisfaire les bouchers nazis  
Les règlements fonctionnaires fonctionnent  
La police policée ordonne  
Le bourreau arrive à l'heure au boulot  
La société prospère youp la boum  
Les petits bourgeois frustrés magouillent  
Bons à rien se vident les couilles  
Loin du bruit et de la fureur je vais  
Par les chemins où mon pied roule  
Vagabond sur la crête des vagues  
Sans penser sans rien dire avec moi  
J'aime ma solitude où tout paresse  
Prend soin de moi et de ma muse  
Je voyage immobile dans mon île  
Satisfait sans désir toujours je jouis  
Et ma muse m'appelle mon beau chéri

# POÉSIE NOIRE

**Le dernier est devenu premier.  
La cour de récréée est en délire.**

**L'avenir est derrière nous.  
Les salauds sont le présent.**

**L'argent n'a pas d'odeur.  
Le sang n'a pas de couleur.**

# POÉSIE NOIRIE



نزار

Nizar Ali BADR sculpteur



## Un conteur prend alors la parole :

« Mes frères, mes sœurs, entendez ces voix qui montent comme des flammes dans l'obscurité. Voici le chant des opprimés, des exilés, des âmes blessées mais debout. Moi, conteur, gardien des récits et des mémoires, je vous livre ces mots gravés dans la chair des poètes et des rêveurs.

Écoutez bien, car ce chant, c'est aussi le vôtre ».

« Mon chant porte les cris d'un monde fracturé, où les tyrans s'enivrent de domination, mais où toujours, dans l'ombre, une étoile résiste. C'est le chant d'Hikmet, de Lorca, de Darwich, d'Éluard, de Neruda, de Qabbani et de tant d'autres, traversant montagnes et océans pour atteindre vos cœurs ».

« Que disent-ils ? Que même dans les ténèbres les plus profondes, une lumière subsiste. Que même dans l'exil le plus cruel, il y a une terre qui appelle. Que même dans la mort, germe l'éternité ».

« Alors, mes amis, mes sœurs, portez ces paroles comme des braises précieuses. Ne les laissez jamais s'éteindre. Car ce chant d'espoir est notre héritage, et tant qu'un conteur racontera, tant qu'un poète écrira, le monde ne sombrera jamais tout à fait ».

Le conteur s'interrompt, lève son bâton et frappe le sol avant de conclure :

« Poète de maintenant, toi qui brille parmi les étoiles, ton nom

s'inscrit aux côtés des justes, des révoltés et des rêveurs. Que ton souvenir éclaire le chemin de ceux qui avancent dans l'obscurité. Car tant qu'il existera un chant, une voix, un récit, l'humanité restera debout ».

### A mon père,

**Ton exemple  
Tu as dit un mot  
plus percutant qu'une balle  
Tu as dit un mot  
plus vivant que nous  
Tu as limé l'outil  
pour éviter la rouille  
Je t'ai appelé  
et la muse m'a livré  
Trois lettres  
et comme toi j'ai dit NON  
Et comme toi  
j'ai vaincu les monstres**

Pierrot

### Le mot conteur signifie :

« celui qui dit ».

Le terme représente à la fois un personnage ainsi qu'une fonction, et son usage demeure propre aux nomades.

Un conteur populaire est rattaché à la geste humaine (*chansons et contes de transmission orale*), il fait son apparition avec les éternels migrants.

Le conteur relate les prouesses des héros et des héroïnes dans les endroits à large diffusion : places publiques, lieux de culte, marché hebdomadaire. Il déclame, à l'aide d'un manuscrit, son récit

philosophique de manière attrayante et emphatique, et qui peut également faire à l'occasion office de dépêche.

La tradition du conteur est ancrée dans une réalité sociale et politique, car il incarne l'esprit qui veille sur le bien être de l'humanité.

L'humanité est faite de : l'homme plus la femme plus l'enfant, avec la liberté d'être libre; l'amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

Le conteur exagère à outrance les parties de son récit et provoque l'étonnement et l'exaltation de ses auditeurs, et il ponctue son dire de dictons et de proverbes. Ces récits épiques sont souvent attribués à d'illustres historiens et plumes en vue de gagner en crédibilité.

## MON FILS

**Jeune énergie**

**Printanière**

**Lave fraîche**

**Coulée du soleil**

**Apollon**

**Tigre d'Amour**

**Pour Vénus**

**Aux yeux de velours**

**Mon fils merveille**

**Ombre et lumineux**

**Mon fils m'éveille**

**À la science patience**

**Et l'azur gris**

**Peint en bleu**

**Un petit nuage**

**Ensoleillé**



Nizar Ali BADR sculpteur



نزار علي



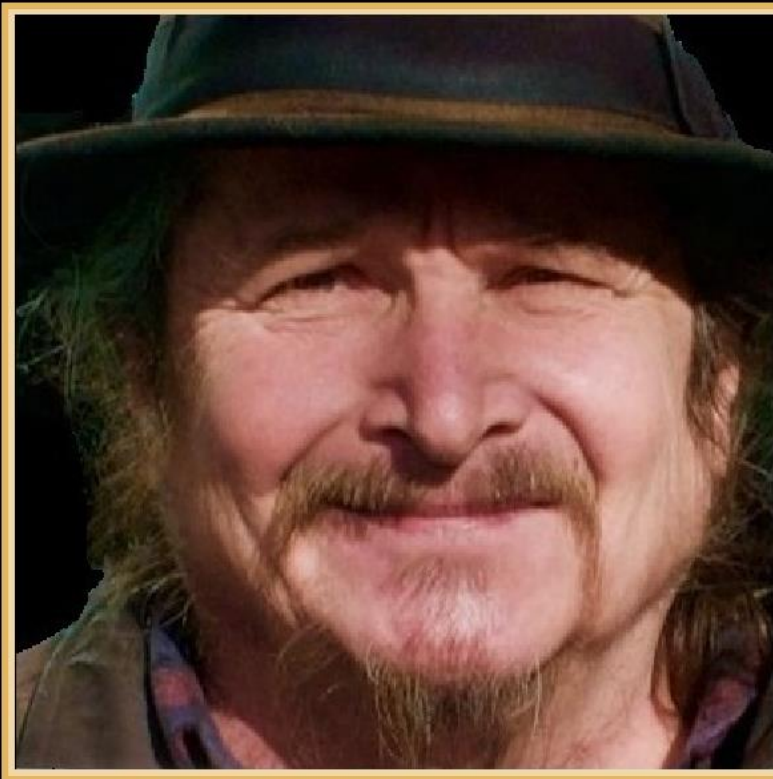
# ACADÉMIE DES GUEUX PRIX GAMELLE DE POÉSIE

J'ai le gène de  
la joie de vivre  
Avec un rien beaucoup  
je m'enivre  
Et suis porteur  
du virus du bonheur  
Tu l'attraperas  
si tu as bon cœur

Y aura jamais toujours  
Y aura toujours jamais  
Y aura toujours l'amour  
L'amour !

Y a pas d'autres paradis  
Pour faire notre bonheur  
Amoureux de la vie  
Le temps est un voleur

Il a bien peu d'amis l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.



La joie de vivre a des amants  
Gare à l'eau vive  
Gare aux serments

Qui sème fleurit sa vie.  
Qui s'aime récolte des fruits.  
S'aimer est le poème.

La liberté d'être libre  
L'égalité entre les amis  
La fraternité avec le vivant

La poésie est le même mot que la vie.  
Ta vie est le poème que tu te fabriques.  
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.  
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Si tu veux un pays fais-toi des amis.

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière.

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

**PIERRE MARCEL MONTMORY TROUVEUR**

# POTÉSTIE NOITRE



photographie de José Miguel Oliveira

# ÉTAT DE SIÈGE - Poème de Mahmoud Darwich

Ici, aux pentes des collines, face  
au crépuscule et au canon du temps  
Près des jardins aux ombres brisées,  
Nous faisons  
ce que font les prisonniers,  
Ce que font les chômeurs :  
Nous cultivons l'espoir.  
Un pays qui s'apprête à l'aube.  
Nous devenons moins intelligents  
Car nous épions l'heure de la victoire :  
Pas de nuit dans notre nuit illuminée  
par le pilonnage.  
Nos ennemis veillent  
Et nos ennemis allument pour nous la  
lumière  
Dans l'obscurité des caves.  
Ici, nul « *moi* ».  
Ici, Adam se souvient de la poussière  
de son argile.  
Au bord de la mort, il dit :  
Il ne me reste plus de trace à perdre :  
Libre je suis tout près de ma liberté.  
Mon futur est dans ma main.  
Bientôt je pénétrerai ma vie,  
Je naîtrai libre, sans parents,  
Et je choisirai pour mon nom  
des lettres d'azur...  
Ici, aux montées de la fumée,  
sur les marches de la maison,  
Pas de temps pour le temps.  
Nous faisons comme ceux qui s'élèvent  
vers Dieu :  
Nous oublions la douleur.  
Rien ici n'a d'écho homérique.  
Les mythes frappent à nos portes, au  
besoin.  
Rien n'a d'écho homérique. Ici, un  
général  
Fouille à la recherche d'un État  
endormi

Sous les ruines d'une Troie à venir.  
Vous qui vous dressez sur les seuils,  
entrez,  
Buvez avec nous le café arabe  
Vous ressentiriez que vous êtes  
hommes comme nous  
Vous qui vous dressez sur les seuils des  
maisons  
Sortez de nos matins,  
Nous serons rassurés d'être  
Des hommes comme vous !  
Quand disparaissent les avions,  
s'envolent les colombes  
Blanches, blanches, elles lavent la  
joue du ciel  
Avec des ailes libres,  
elles reprennent l'éclat et la possession  
De l'éther et du jeu.  
Plus haut, plus haut s'envolent  
Les colombes, blanches blanches.  
Ah si le ciel  
Était réel (*m'a dit un homme passant  
entre deux bombes*)  
Les cyprès, derrière les soldats,  
des minarets protégeant  
Le ciel de l'affaissement.  
Derrière la haie de fer  
Des soldats pissent  
- sous la garde d'un char -  
Et le jour automnal  
achève sa promenade d'or  
dans une rue vaste telle une église  
après la messe dominicale...  
(*A un tueur*): Si tu avais contemplé  
le visage de la victime  
Et réfléchi, tu te serais souvenu  
de ta mère dans la chambre  
À Gaza,  
tu te serais libéré de la raison du fusil

Et tu aurais changé d'avis : ce n'est pas  
ainsi qu'on retrouve une identité.  
Le brouillard est ténèbres,  
ténèbres denses blanches  
Épluchées par l'orange  
et la femme pleine de promesses.  
Le siège est attente  
Attente sur une échelle inclinée  
au milieu de la tempête.  
Seuls, nous sommes seuls jusqu'à la lie  
S'il n'y avait les visites des arcs en ciel.  
Nous avons des frères  
derrière cette étendue.  
Des frères bons. Ils nous aiment.  
Ils nous regardent et pleurent.  
Puis ils se disent en secret :  
« *Ah ! Si ce siège était déclaré...* »  
Ils ne terminent pas leur phrase :  
« *Ne nous laissez pas seuls, ne nous  
laissez pas.* »  
Nos pertes : entre deux et huit martyrs  
chaque jour.  
Et dix blessés.  
Et vingt maisons.  
Et cinquante oliviers...  
S'y ajoute la faille structurelle qui  
Atteindra le poème, la pièce de théâtre  
et la toile inachevée.  
Une femme a dit au nuage : comme  
mon bien-aimé  
Car mes vêtements sont trempés de son  
sang.  
Si tu n'es pluie, mon amour  
Sois arbre  
Rassasié de fertilité, sois arbre  
Si tu n'es arbre mon amour  
Sois pierre  
Saturée d'humidité, sois pierre

Si tu n'es pierre mon amour  
Sois lune  
Dans le songe de l'aimée, sois lune  
*(Ainsi parla une femme  
à son fils lors de son enterrement)*  
Ô veilleurs ! N'êtes-vous pas lassés  
De guetter la lumière dans notre sel  
Et de l'incandescence de la rose  
dans notre blessure  
N'êtes-vous pas lassés Ô veilleurs ?  
Un peu de cet infini absolu bleu  
Suffirait  
A alléger le fardeau de ce temps-ci  
Et à nettoyer la fange de ce lieu  
A l'âme de descendre de sa monture  
Et de marcher sur ses pieds de soie  
A mes côtés, mais dans la main, tels  
deux amis  
De longue date,  
qui se partagent le pain ancien  
Et le verre de vin antique  
Que nous traversions ensemble cette  
route  
Ensuite nos jours emprunteront des  
directions différentes :  
Moi, au-delà de la nature, quant à elle,  
Elle choisira de s'accroupir sur un  
rocher élevé.  
Nous nous sommes assis loin de nos  
destinées comme des oiseaux  
Qui meublent leurs nids dans les creux  
des statues,  
Ou dans les cheminées, ou dans les  
tentes qui  
Furent dressées sur le chemin du  
prince vers la chasse.  
Sur mes décombres pousse verte  
l'ombre,  
Et le loup somnole sur la peau de ma  
chèvre  
Il rêve comme moi, comme l'ange

Que la vie est ici... non là-bas.  
Dans l'état de siège, le temps devient  
espace  
Pétrifié dans son éternité  
Dans l'état de siège, l'espace devient  
temps  
Qui a manqué son hier et son  
lendemain.  
Ce martyr m'encercle chaque fois que  
je vis un nouveau jour  
Et m'interroge : Où étais-tu ? Ramène  
aux dictionnaires  
Toutes les paroles que tu m'as offertes  
Et soulage les dormeurs du  
bourdonnement de l'écho.  
Le martyr m'éclaire : je n'ai pas  
cherché au-delà de l'étendue  
Les vierges de l'immortalité car j'aime  
la vie  
Sur terre, parmi les pins et les figuiers,  
Mais je ne peux y accéder, aussi y ai-je  
visé  
Avec l'ultime chose qui m'appartienne  
Le sang dans le corps de l'azur.  
Le martyr m'avertit : Ne crois pas leurs  
youyous  
Crois-moi père quand il observe ma  
photo en pleurant  
Comment as-tu échangé nos rôles, mon  
fils et m'as-tu précédé.  
Moi d'abord, moi le premier !  
Le martyr m'encercle : je n'ai changé  
que ma place et mes meubles frustes.  
J'ai posé une gazelle sur mon lit,  
Et un croissant lunaire sur mon doigt,  
Pour apaiser ma peine.  
Le siège durera afin de nous  
convaincre de choisir  
Un asservissement qui ne nuit pas, en  
toute liberté !!  
Résister signifie : s'assurer de la santé

Du cœur et des testicules, et de ton mal  
tenace :  
Le mal de l'espoir.  
Et dans ce qui reste de l'aube, je  
marche vers mon extérieur  
Et dans ce qui reste de la nuit,  
j'entends le bruit des pas en mon  
intention.  
Salut à qui partage avec moi  
l'attention à  
L'ivresse de la lumière, la lumière du  
papillon, dans  
La noirceur de ce tunnel.  
Salut à qui partage avec moi mon verre  
Dans l'épaisseur d'une nuit débordant  
les deux places :  
Salut à mon spectre.  
Pour moi mes amis apprêtent toujours  
une fête  
D'adieu, une sépulture apaisante à  
l'ombre de chênes  
Une épitaphe en marbre du temps  
Et toujours je les devance lors des  
funérailles :  
Qui est mort... qui ?  
L'écriture, un chiot qui mord le néant  
L'écriture blesse sans trace de sang.  
Nos tasses de café. Les oiseaux les  
arbres verts  
A l'ombre bleue, le soleil gambade d'un  
mur  
A l'autre telle une gazelle  
L'eau dans les nuages à la forme  
illimitée dans ce qu'il nous reste  
Du ciel. Et d'autres choses aux  
souvenirs suspendus  
Révèlent que ce matin est puissant  
splendide,  
Et que nous sommes les invités de  
l'éternité.

Mahmoud Darwich de la Palestine

# POÉSIE NOIR



photographie de José Miguel Oliveira

# Des poètes et de la poésie par **Nizar KABBANI** de la Syrie

*(Ses textes ont été chantés par Fairouz, Oum Kalsoum et d'autres. Il est le poète arabe le plus populaire et le plus lu. Il fit un grand effort pour rendre sa poésie compréhensible par tout le peuple et pas seulement par une élite).*

## **Pour moi, la poésie est un voyage vers les autres.**

C'est là mon métier. Et le jour où je perdrai mon passeport et mes valises de mots, je deviendrai arbre immobile, mourrai.

Il y a des poètes qui voyagent à l'intérieur d'eux-mêmes – c'est effectivement une manière de se déplacer.

Moi, je voyage d'une autre façon. Mes bateaux sont autres, comme est autre l'Atlas de mes ambitions.

Je ne danse pas sur mes pages tel un derviche désenchanté prenant plaisir à écouter le cliquettement de son chapelet et à tourner autour de soi-même.

Je suis un poète qui veut jouer en plein air, et avec de vrais hommes.

Je ne puis imaginer un poète jouant avec soi-même, à moins qu'il ignore les règles du jeu ou craigne de se mêler aux enfants du quartier...

Le poète est une voix. Or l'une des premières particularités de la voix est de rendre un son et de se heurter à un obstacle humain. Sans cet obstacle, la parole ne peut exister, la langue n'est que bruissement de feuilles mortes dans une forêt inhabitée.

La poésie est une main..., le public une porte... Et le poète qui ne s'adresse à personne reste dans la rue... à dormir.

Nombreux sont les poètes qui y sont encore, car ils ne possèdent pas la formule magique qui leur ouvrirait la caverne d'Ali Baba.



Ainsi la poésie est un message que l'on écrit pour d'autres. Les destinataires en sont une composante importante. Si tel n'était pas le cas, l'écriture serait semblable à une cloche qui sonne dans le néant.

Or le grand malheur du poète d'aujourd'hui est qu'il a égaré l'adresse du public... Il habite un continent, les gens sur un autre, séparés par des océans de complexe de supériorité, de gloriole et de méfiance.

Au lieu d'être un instrument de rapprochement et d'entente, la culture du poète est devenue citadelle interdite au public...

Les trois-quarts de nos poètes actuels se sont attribué, volontairement ou non, un fief intellectuel et poétique qui fait d'eux des exilés vivant hors de la sensibilité générale, des créateurs chimériques parlant une langue inconnue.

Pourquoi ? Pourquoi les facteurs chargés de la distribution des poèmes les retournent-ils à leurs auteurs ? Parce que l'adresse a été omise. Tout simplement.

Sans hésiter j'accuse nombre de nos poètes, dont beaucoup se proclament révolutionnaires, socialistes ou marxistes, de s'être isolés du peuple, en cela très semblables aux

nobles du Moyen-âge vivant dans leur fief culturel et mental.

Ils sont incapables de contact et d'échanges. Incapable de faire de la poésie une chemise que puisse porter n'importe qui.

Le public est comme un enfant très brave, ingénu, qui, pour aimer et lier connaissance, doit comprendre ce qu'on lui dit... Car les enfants n'accordent leur amour qu'à ceux qui comprennent leur état d'enfant et leur remplissent les mains de cadeaux inattendus...

Mais, le fil étant coupé, les poètes devenus auteurs de mots croisés, se sont mis à taxer le public de bêtise, futilité, manque de maturité, ignorance, à prétendre que l'époque a du retard sur leur poésie et que si leurs poèmes restent incompris, c'est bien la preuve de leur grandeur à eux; ce n'est pas eux qu'affecte la maladie, mais le public.

Ils affirment aussi que leurs poèmes marchent dans le futur et que s'ils ne trouvent pas leur place naturelle sur le moment, ils gagneront des dizaines ou des centaines d'années plus tard...

C'est là raisonnement de renard ne pouvant atteindre les raisins, en haut de la treille. La poésie qui ne convient au siècle où elle est née ne conviendra à aucun siècle et le poème incapable de converser avec son siècle ne pourra parler à aucun autre...

C'est parce qu'al-Moutanabbi était la conscience de son temps qu'il a pu traverser les siècles jusqu'au Xème

et qu'il partage nos repas, nos chambres à coucher, les faits de notre existence...

C'est parce qu'Abou Nowás appartenait aux cafés de Bagdad et de Basra qu'il fait partie de l'ivresse et des verres de vin...

C'est parce que Tagore était une portion de l'âme indienne qu'il est devenue portion de l'âme du monde...

Et c'est parce que Garcia Lorca a été exécuté sous un olivier alors qu'il chantait la liberté en Espagne que sa poésie est gravée sur les troncs de tous les oliviers du monde...



## LEÇON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa palette de couleurs

Et me demande de lui dessiner un oiseau.

Je plonge le pinceau dans la couleur grise

Et lui dessine un carré

Avec des barreaux et un cadenas.

Mon fils me dit, tout surpris:

Mais c'est une prison, père,

Ne sais-tu donc pas dessiner un oiseau?

Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,

Je ne sais plus comment sont faits les oiseaux.

Mon fils pose devant moi ses crayons de couleurs

Et me demande de lui dessiner la mer.

Je prends un crayon mine

Et lui dessine un cercle noir.

Mon fils me dit :

Mais c'est un cercle noir, père,

Ne sais-tu donc pas que la mer est bleue?

Je lui dis : Écoute, mon fils,

Jadis, je savais très bien dessiner les mers,

Mais on m'a confisqué ma canne à pêche,

On m'a pris mon bateau,

On m'a interdit toute relation avec la couleur bleue,

Et avec le poisson de la liberté.

Mon fils pose devant moi son cahier de dessin

Et me demande de lui dessiner un épi de blé.

Je prends un crayon

Et lui dessine un revolver.

Mon fils se moque de mon ignorance

Et me dit, tout étonné:

Ne fais-tu donc pas la différence

Entre un épi de blé et un revolver?

Je lui réponds : Écoute, mon fils,

Je savais jadis comment était fait l'épi de blé,

Comment était la galette de pain,

Comment était la rose,

Mais en ce temps métallique,

Où les arbres de la forêt

Se sont enrôlés dans la milice

Où la rose est en tenue léopard,

En ce temps d'épis armés,

D'oiseaux armés,

De culture armée,

Je n'achète pas une galette de pain

Sans y trouver un revolver,

Je ne cueille pas une rose dans un bosquet

Sans qu'elle me menace de son arme,

Je ne feuillette pas un livre dans une librairie

Sans qu'il explose entre mes mains.

Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit

Et me demande de lui réciter un poème.

Je verse une larme sur l'oreiller.

Il la ramasse et me dit:

Mais c'est une larme, père, et non un poème,

Je lui dis:

Quand tu seras grand

Et que tu liras la somme de la poésie arabe,

Tu sauras que le mot et la larme sont frère et sœur

Et que le poème arabe

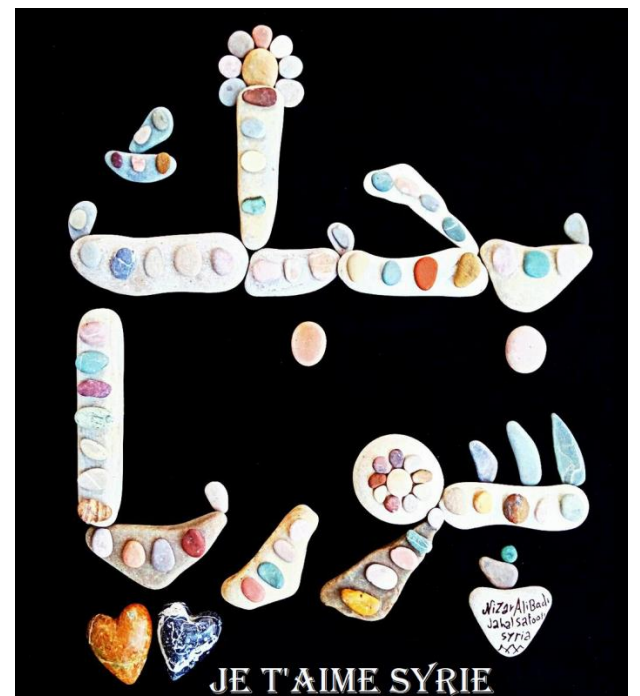
N'est qu'une larme qui coule entre les doigts.

Mon fils pose devant moi sa boîte de couleurs

Et me demande de lui dessiner une patrie.

Le pinceau tremble dans ma main

Et je fonds en larmes.





# POÉSIE NOIR



photographie de Vincent Dutois

# POÉSIE NOIRE

**Vous voulez me voir disparaître jusqu'à effacer mon nom mais c'est impossible car je reste dans le cœur de mes amis qui sont pays.**

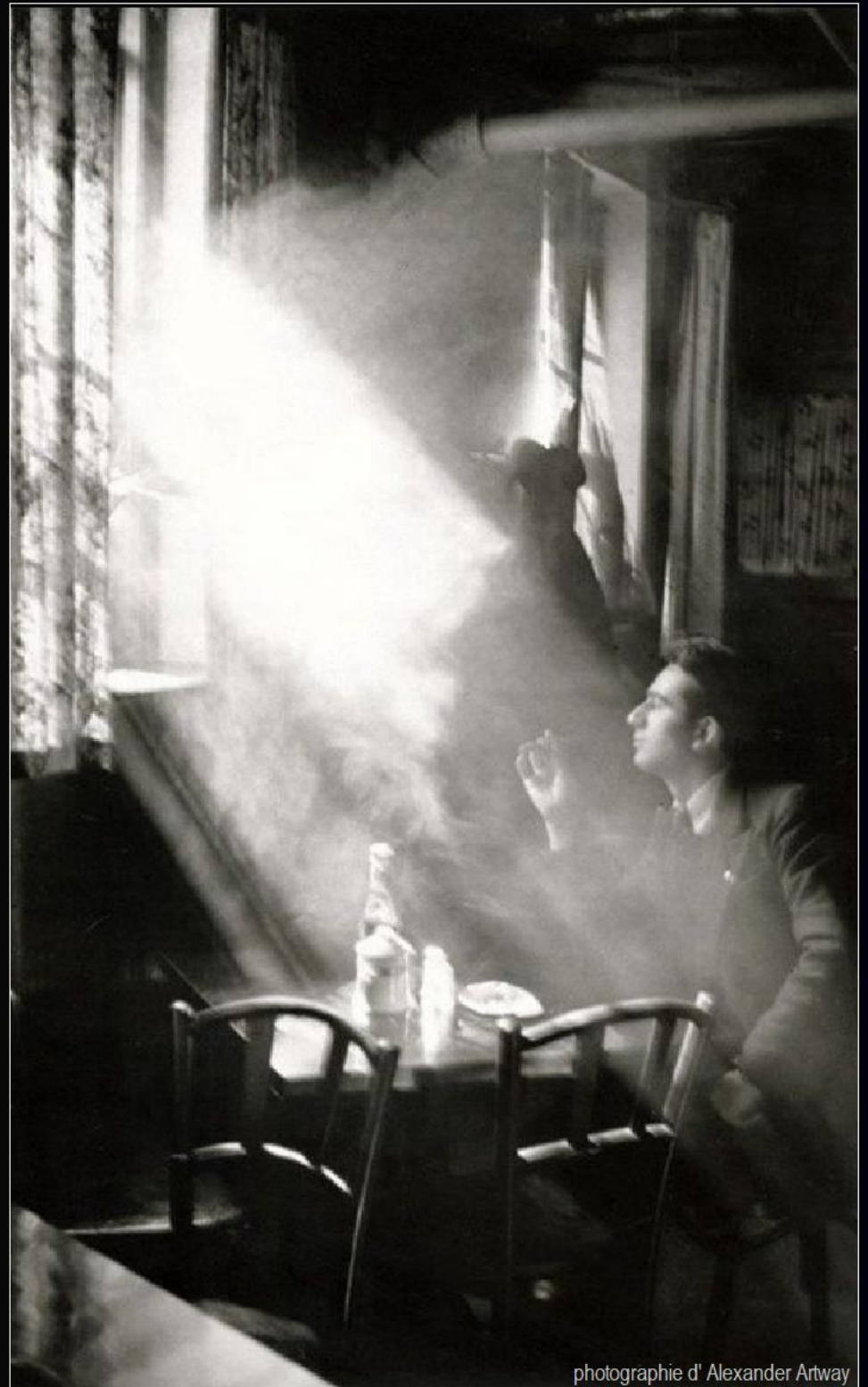


photographie de Diane Gimonet

**Les bons à rien sont jaloux de mon bonheur.  
Les saloperies sont trop basses pour être ramassées.  
Ne pas parler des cons et notre indifférence les aura neutralisés.  
Nous estimons les salauds par le mépris.**

# POÉSIE NOIRE

Tu n'as que vingt ans  
Que ferais-tu de tes jours  
Sans ce petit coin de café  
Hors de cet angle de faïence  
Décoré d'arabesques bleues  
C'est là qu'on te quitte  
C'est là qu'on te retrouve  
Amer et nonchalant  
Dans tes heures creuses  
Morbidement figées  
Qu'attends-tu  
Que le destin renverse la donne  
Et que tu recouvres tes sens incisifs  
Avant l'ennui vespéral  
Qui macère déjà dans ton crâne  
Dans mille mirages aphones  
Attends-tu  
Que l'espérance renonce à sa balade  
Et vienne égayer tes sourires jaunes  
Elle ténue et toi fourbu  
Allez-vous reprendre votre ballade  
Et désapprendre à tricher  
Entre l'oreiller  
Et l'inaugural café du matin  
Elle te dira qu'espérer est suave  
Et toi te voyant toujours esclave  
N'as-tu pas encore vomi ce coin  
Son fumet d'heures fastidieuses  
Où tournent badauds et plaisantins  
Des paumés aux idées creuses  
Qui ne chérissent que deux refrains  
L'argent facile et courir la gueuse  
Va débroussailler ton chemin  
Bats-toi car moi je te veux révolté  
Assez révolté pour sauter  
Hors de la poisse du cercle vicieux  
Bientôt chenu presque gamin  
Bouscule la résignation enfin  
D'un revers de la main attire  
Et largue tous tes vocables oiseux  
Dès lors balance-toi dans l'avenir  
Mû par la braise de ton vœu  
On ne peut rien forger sans le feu.  
Boualem RABIA



photographie d' Alexander Artway



# HUMAIN DE RACE

## MAUVAIS

- genre pervers \_\_\_\_\_
- né pour prendre \_\_\_\_\_
- politique pouvoir malin \_\_\_\_\_
- temps argent peur \_\_\_\_\_
- faible violent lâche \_\_\_\_\_
- client libre de choix \_\_\_\_\_
- réflexe soumis obéit \_\_\_\_\_
- croît espère \_\_\_\_\_
- croyance \_\_\_\_\_
- tyrannique supplie \_\_\_\_\_
- cupide avare \_\_\_\_\_
- indifférent \_\_\_\_\_
- moi dictateur \_\_\_\_\_
- arrogant prétendant \_\_\_\_\_
- haine des talents \_\_\_\_\_
- jaloux violeur peureux \_\_\_\_\_
- xénophobe \_\_\_\_\_
- raison de la force \_\_\_\_\_
- concourt \_\_\_\_\_
- s'augmente \_\_\_\_\_

## BON

- genre naturel
- né pour donner
- sage devoir intelligent
- éternité amour rage au cœur
- déserteur courageux brave
- choix de la liberté citoyen
- pense debout digne
- sait ou ne sait pas doute
- science
- ne quête pas souffre en silence
- donne son pain partage la faim
- curieux
- avec nous ou contre nous mais toujours avec nous
- humble travailleur artisan
- beauté tendresse
- politesse du cœur hospitalier
- étranger
- force de la raison
- participe
- s'améliore



Pierre Marcel Montmory  
[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)



# BON À RIEN

*Absence de volonté et timidité morale*

<b>La peur du courage</b>	transforme	en lâche
<b>L'ambition d'arriver</b>	transforme	en poltron
<b>Le désir de jouir</b>	transforme	en pervers
<b>L'envie de posséder</b>	transforme	en jaloux
<b>La faiblesse de l'instinct</b>	transforme	en violent
<b>L'ignorance volontaire</b>	transforme	en esclave
<b>La timidité morale</b>	transforme	en complice des crimes
<b>L'absence de volonté</b>	transforme	en humain déshumanisé
<b>L'absence de pensée</b>	transforme	en client de la tyrannie

# POÉSIE NOIRE

## LES ENFANTS DU DÉMON



Deux enfants se disputent.  
Deux petits démons noirs.  
Étaient-ils frères ou cousins ?  
Étaient-ils enfants ou démons ?  
Étaient-ils seulement des enfants ?

La boue avait la couleur de leur peau,  
Le monde avait la couleur de leur cœur,  
La neige avait la couleur de leur âme,  
La montagne avait la couleur de leur force,  
Les étoiles avaient la couleur de leurs yeux.

Ils étaient nus comme les vers  
Qu'ils déterraient.  
Sales comme la poussière  
Qu'ils foulaient,  
Méchants comme les hommes  
Qui les entouraient,  
Heureux comme les oiseaux  
Qui les survolaient,  
Misérables comme la vie  
Qui les terrassait.

Deux enfants se disputent.  
Deux petits démons noirs.  
Étaient-ils mâles ou femelles ?  
Étaient-ils enfants ou démons ?  
Étaient-ils seulement des enfants ?

Leur peau avait la couleur de la boue.  
Leur cœur avait la douleur du monde.  
Leur âme avait la douceur de la neige.  
Leur force avait la hauteur de la montagne.  
Leurs yeux avaient le bonheur des étoiles



Matéo Maximoff

Nizar Ali BADR sculpteur

# Poésie

# La Vie



*Pierre Marcel MONTMORY* *trouveur*



*Nizar Ali BADR* *sculpteur*



JOURNAL

GRATUIT

La mort n'existe pas  
Il n'y a que le mauvais  
La beauté reste la beauté  
L'amour fidèle et ses enfants

La mort n'existe pas  
Il n'y a qu'une mécanique  
L'éternité sans horloge  
Il y a seulement le cœur

La mort n'existe pas  
Il n'y a que le travail  
Le temps n'a pas d'enfants  
Nous devons être patients

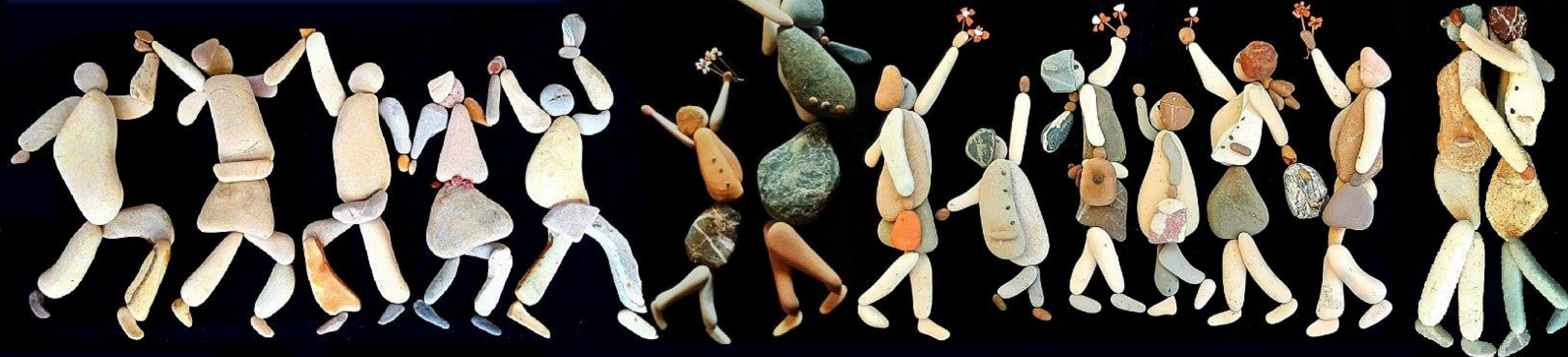
La mort n'existe pas  
Il n'y a que l'absence  
Un cœur qui bat le néant  
Le souffle du vent

## Je t'aime

La mort n'existe pas  
L'éternité peut-être  
Les muses s'amuse  
Les poètes ruse

La mort n'existe pas  
Le chagrin frappe  
Les amants dansent  
Les autres regardent

La mort n'existe pas  
Seule l'absence  
Qui compte ses pas  
Ne souhaite plus rien



# POÉSIE NOIRIE

L'enfant de Nuit et de Brouillard se nommait Jour.



Nizar Ali BADR sculpteur

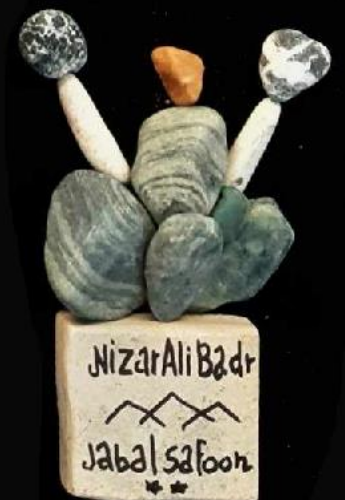


# POÉSIE NOIRE



Qui a déclaré  
le droit  
au bonheur ?

C'est le peuple.



Nizar Ali Badr

Jabal Safoor  
✦ ✦

# POÉSIE NOIR



Il a neigé des cendres.



photographies  
d'Olga TITOVA



poème de  
Pierre Marcel  
Montmory

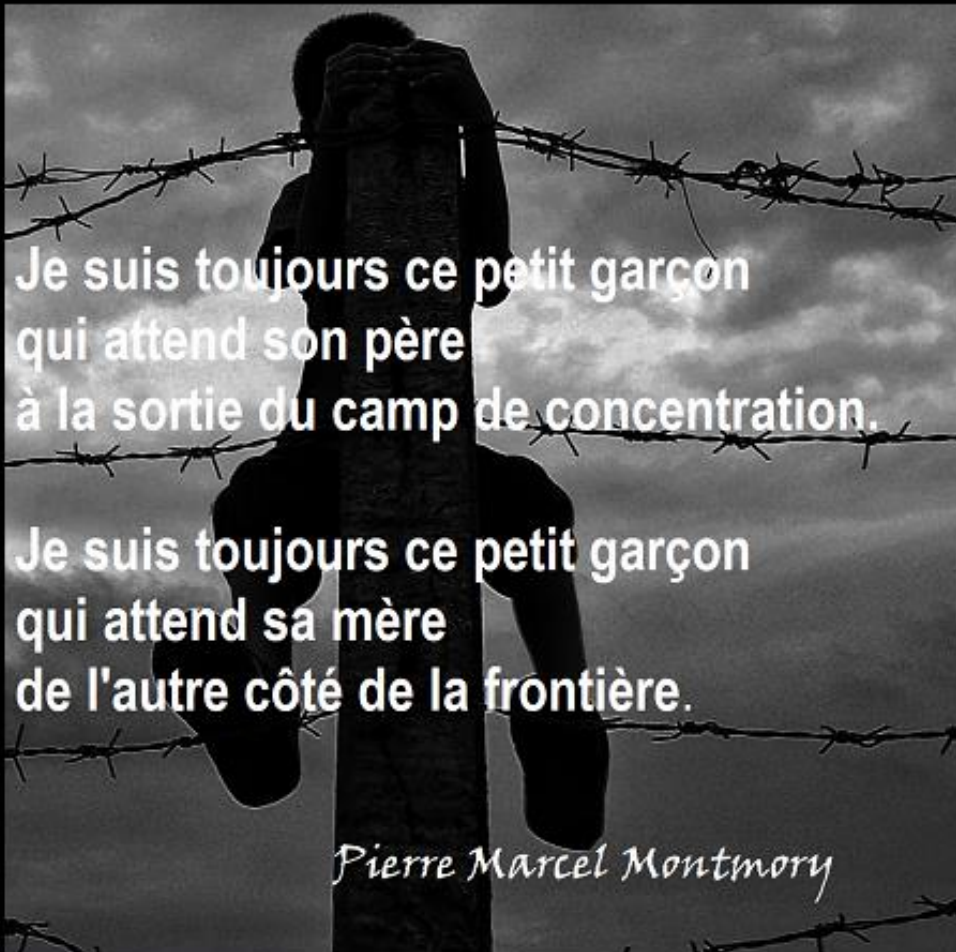
L'innocence est tombée.

**LE SILENCE DES OUBLIÉS  
LA VENGEANCE DES MAL AIMÉS  
LE VRAI PRIX DE L'HUMANITÉ**

---

**TOUT LE MONDE A DÉJÀ VU PLEUVOIR  
LE SAVOIR NE FAIT PAS LE SAGE  
CELA NE S'APPREND PAS**

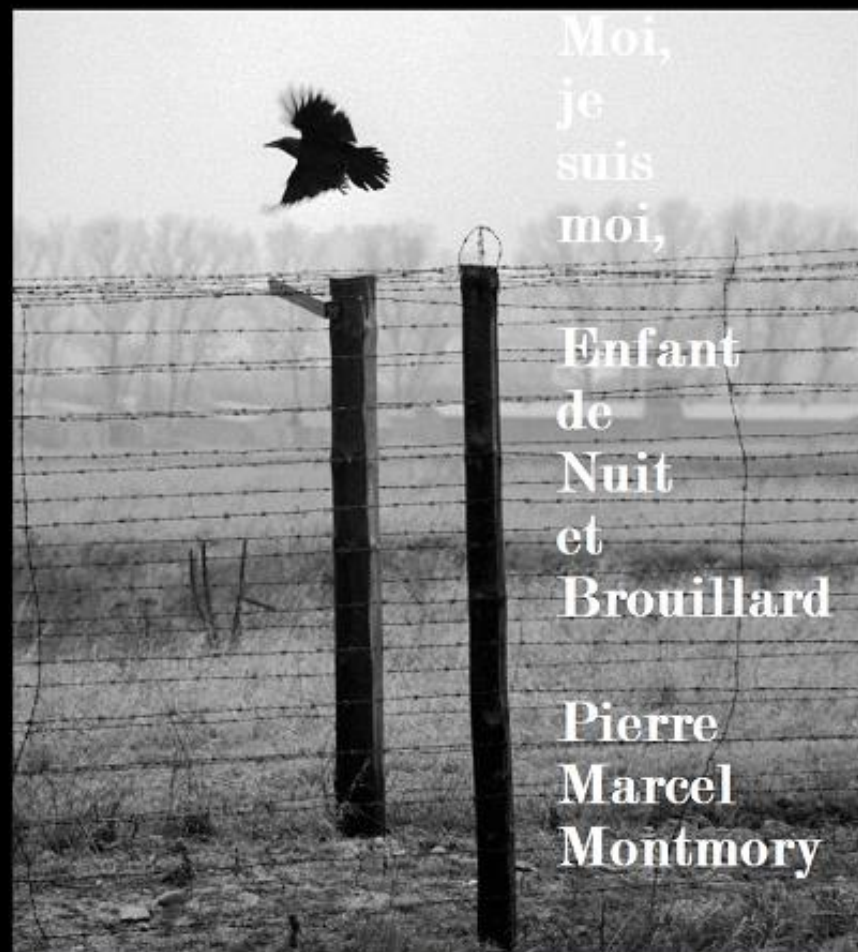




Je suis toujours ce petit garçon  
qui attend son père  
à la sortie du camp de concentration.

Je suis toujours ce petit garçon  
qui attend sa mère  
de l'autre côté de la frontière.

*Pierre Marcel Montmory*



Moi,  
je  
suis  
moi,

Enfant  
de  
Nuit  
et  
Brouillard

Pierre  
Marcel  
Montmory



*Kilian Adé BASS sculpteur*

# POÉSIE NOIR



## BLOWIN' IN THE WIND DE BOB DYLAN

Combien de routes un homme doit-il parcourir  
Avant de l'appeler un homme ?  
Sur combien de mers une colombe blanche doit-elle naviguer  
Avant de dormir dans le sable ?  
Oui, et combien de fois les boulets de canon doivent-ils voler  
Avant qu'ils soient définitivement interdits ?  
La réponse, mon ami, souffle dans le vent  
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien d'années doit exister une montagne  
Avant qu'il ne soit emporté par la mer ?  
Et combien d'années certaines personnes peuvent-elles exister  
Avant qu'ils soient autorisés à être libres ?  
Oui, et combien de fois un homme peut-il tourner la tête  
Et faire comme s'il ne voyait rien ?  
La réponse, mon ami, souffle dans le vent  
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien de fois un homme doit-il lever les yeux  
Avant qu'il puisse voir le ciel ?  
Et combien d'oreilles un homme doit-il avoir  
Avant qu'il puisse entendre les gens pleurer ?  
Oui, et combien de morts faudra-t-il jusqu'à ce qu'il sache  
Que trop de gens sont morts ?  
La réponse, mon ami, souffle dans le vent  
La réponse souffle dans le vent

LA CULTURE  
L'INSTRUCTION  
LE SAVOIR-VIVRE

---

LE MYSTÈRE DU DON  
L'OUVRIER AU TRAVAIL  
LE RÊVE RÉALISÉ



# POÉSIE NOIRE

## LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci  
Comme les gens chassés de l'autre côté  
Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque  
Les gens craquent  
Mais les gens se hâtent  
De reconstruire ce côté-ci  
Comme ce côté-là

Le mur a raison  
Les gens ont raison  
Mais les gens sont en prison  
De ce côté-ci  
De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air  
Alors les gens espèrent  
Dans le mur mûrissent des graines  
Alors les gens ont de la peine

Dans le mur murmure une source  
Alors les gens poussent  
Le mur va céder  
Mais les gens tombent

Le mur se défend  
Mais les gens tombent  
Le mur grandit  
Mais les gens tombent

Comme une tombe  
Le mur est silence  
Comme une bombe  
Le mur est sentence

Et les gens sont des gens  
Qui sable et ciment  
Tiennent les briques  
Jusqu'au firmament

poème dit :



Pierre Marcel Montmory - trouveur





# POÉSIE NOIRE

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM



Nizar Ali BADR  
sculpteur

*Nouvelle de Pierre Marcel MONTMORY*

- POÉSIE NOIRE - Journal gratuit - Pierre Marcel Montmory Éditeur -  
Imprimé par TC Transcontinental à Montréal – ISBN - PDF - 978-2-925190-77-6

# SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM

Nouvelle de Pierre Marcel Montmory

Son petit pied glisse dans la chaussure à talon-aiguille, entre ses doigts longs et fins. Elle attache la bride de cuir noir autour de sa cheville diaphane. Elle allonge sa jambe de ballerine et ses mains frôlent son galbe en remontant jusqu'à l'aine blanche. Elle tire son bas de soie couleur chair, elle défait un pli du bas en tirant la soie sur son mollet contracté.

Elle se lève de la chaise, elle se profile dans le contre-jour de la fenêtre de la chambre d'hôtel où elle

finit de s'habiller, ce matin-là d'Avril.

Séraphin a attendu que Judith soit prête à partir, qu'elle ait dormi son compte.

Il la regardait dans la lumière qui éclaboussait sa silhouette si féminine que sa présence était comme un fluide dont les vagues se mouvaient en flammes bleues, en vapeur de lait, il avait le goût à la bouche de l'eau claire, de son corps mélangé au sien. Il s'était habillé exactement comme la veille. Il portait une chemise de coton

blanc brodée à la main, le col large ouvert sur sa poitrine nue, il arborait un petit foulard de soie, rouge, autour de son cou musclé pour porter sa tête qu'il coiffait d'un large feutre violet foncé et un peu usé. Ses pantalons de velours à grosses côtes étaient larges, couleur noire, un peu usé aussi.

Par-dessus il avait un petit gilet sans manches qui cintrait sa taille et une veste noire de travail de toile rude; il se servait de toutes ses poches pour ranger ses seuls biens : une montre

sans bracelet dans un vieux porte-monnaie de cuir mauve, une clef rouillée large comme la main, un petit carnet de notes effeuillé et un stylo-plume. Il avait en tout neuf euros cinquante, de ferraille.

Judith se retourna sur lui qui la regardait sans la voir car il était dans ses pensées. Elle devina ce qui le tracassait. Il tira ses traits vers le bas de son visage lorsque Judith se mit devant lui. Debout, elle le regardait d'en haut, elle plongeait soudain dans son visage défait. Et puis, en souvenir de cette nuit qu'ils venaient de passer tous les deux. Elle et lui souriaient en même temps. Dans leurs yeux on ne put dire qui avait commencé. Ils joignirent leur lèvres et leur baiser les unit pour l'instant de cette journée où les heures avaient commencé, elles aussi, à unir leurs forces, à se ramasser dans les bras du temps qui les broyait. Séraphin serra Judith si fort par la taille, qu'elle lui mordit la bouche. Le chœur de leurs cris réveilla le silence de l'hôtel, qui était comme un témoin muet, dans le silence de Dieu : un homme et une femme, qui se livraient parce que sacrifiés.

Ils ont desserré leur étreinte. Séraphin lave le sang de sa bouche. Judith repeint ses lèvres en rouge carmin, redresse sa chevelure, se contorsionne devant le miroir pour vérifier l'apparence d'elle-même. Séraphin s'approche de la porte comme s'il allait sortir.

- Prends ton sac, on se tire.

Judith, soudain affolée, ramasse son sac et balbutie :

- Où ?

- T'as qu'à me suivre.

- T'as du fric, pour un petit-déjeuner ?

- Pour un petit déjeuner, oui, pour le reste on a la vie pour trouver.

Séraphin dévale les marches quatre à quatre, son corps souple glisse le long de la rampe. Judith le suit et descend prudemment sur ses talons aiguilles, l'escalier est fraîchement lavé, elle manque plusieurs fois de se casser la figure.

Le patron de l'hôtel, un petit gros à tête de grec, prend le frais en sifflotant sur le trottoir devant la porte. Séraphin arrive en coups de vent, il aperçoit le taulier, esquisse un pas de danse comme pour changer de direction puis se ravise et va droit à la sortie, en passant près du boss. Il le salue en touchant son chapeau, lui tortille un sourire de connivence mais le vieux le regarde d'un œil noir, il l'inquisitionne :

- Quand allez-vous me payer ?

Séraphin s'approche, l'air bon enfant :

- Cette nuit où jamais.

Le vieux, les mains dans le dos, regarde ses pieds et, en bougonnant, il toise Séraphin qui le regarde dans les yeux, un air idiot sur le front, le sourire narquois dans le coin de sa bouche. Le taulier :

- Qu'est-ce que vous m'offrez en garantie ?

Le vieux con a l'air d'insister et Séraphin réplique comme au théâtre, une phrase dont il semble être lui-même l'auteur :

- J'ai laissé ma valise là-haut dans la chambre, vous pourrez en disposer si je ne vous paie pas, j'ai dedans quelques affaires de valeur.

- Pourquoi ne les rendez-vous pas puisque vous n'avez pas d'argent ?

- Ce sont des affaires de famille, c'est sentimental.

- C'est sentimental ? Et la note à payer : c'est sentimental. Vous n'avez pas d'argent, vous cherchez du travail ?

- Quel genre de travail ?

- Dans un restaurant.

- Ah, je vois, plongeur.

- Ça vous intéresse ?

Certainement pas, monsieur, je suis un artiste, moi, je ne gagne pas ma vie, elle m'est offerte, je suis un poète.

Le vieux propriétaire et le jeune Séraphin se retournent au bruit des talons-aiguilles de Judith qui tricote des gambettes devant l'hôtel. Elle s'approche des deux bonhommes :

- Je pourrais faire le ménage, je suis travailleuse.

- Merci ma jolie. Le ménage je m'en occupe... Occupes-toi de trouver de quoi, si tu veux que ton ami récupère la valise où il a caché un fabuleux trésor.

- Si tu touches à ses affaires, je te casse la gueule.

- Judith.

- Allez-vous en tous les deux avant que je me fâche.

- Salaud.

- Allez, viens, Judith.

Il empoigne la môme par le bras et la tire vers la fuite. Judith se retourne vers le vieux qui jubile en la regardant de ses deux yeux de cochon, il la déshabille mentalement, les deux mains fourrées dans les poches de son

pantalon, il rit et bave. La gosse est furieuse, elle crache devant lui par terre avant de disparaître sur les traces de Séraphin qui l'attend au carrefour.

Séraphin lâche un grand coup de sifflet et Judith est déjà sur lui, elle saute dans ses bras, il la serre contre lui.

Les amoureux tournent et embrassent l'Univers avec eux. Le jeu peur durer car la faim ne les fait pas souffrir, ils n'ont que l'eau des fontaines pour vivre. Mais la Terre se dessèche et il faut faire vite avant que la peau des amants ne soit brûlée par le feu inextinguible de ce nouveau temps.

Ils remontent tous les deux l'avenue en direction du Soleil, ils marchent comme à l'affût, ils marchent vite regardant tout autour d'eux. Le ciel, une toile bleue tendue qui va craquer dans l'air sec. Un léger vent enveloppe leurs corps, seule leur âme est fraîche ombre où ils plongent, sans savoir si, à la surface ils nageront encore. Jusqu'à la rive, le passeur compte les pas de ces voyageurs aux sourires heureux. Il les guidera jusque chez la mort dans le noir des nuits. Quand enfin les marins amants de la mer auront trouvé le port d'attache au cou d'une fille qui les trompa, pour une chanson, un peu d'or ; la mort les unit dans le linceul d'un lit d'hôtel.

Mais l'amour ne peut pas mourir de faim, il se nourrit de lui-même.

Séraphin et Judith traversent la rue. Ils entrent dans un petit café, où, à cette heure de midi, les tables à la terrasse commencent à se remplir pour le déjeuner. Ils choisissent une table au bord du trottoir. Judith lit la carte, Séraphin est presque allongé sur sa

chaise, comme dans un fauteuil, il pose une jambe sur une cuisse, s'étale, décontracte, il baille.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Un grand crème et un croissant.

- Attends.

Judith l'interrompt :

- T'auras assez ?

- Si je prends qu'un café, oui.

- Je crois que je peux t'offrir le croissant. Attends un peu, il faut que je fouille dans mon sac.

Pendant ce temps-là, Séraphin tourne la tête dans tous les sens, il tente d'attirer l'attention du garçon qui zigzague entre les tables.

- Hep.

- J'arrive.

Judith étudie toujours la carte du menu comme si elle tenait à découvrir quelque met extraordinaire qu'elle puisse déguster pour satisfaire son appétit, tant la joie de vivre danse dans son corps à peine posé sur la chaise. Seul son regard est présent. Séraphin cherche à lire dans ses yeux tous les mots qui lui disent qu'il est heureux de vivre avec Judith.

Si le mot existe, c'est que la chose existe. Alors, l'amour existe et Séraphin et Judith aussi.

Judith lève le nez de sa lecture, elle apostrophe le garçon qui se trouve à côté :

- J'ai faim, monsieur.

Le garçon, un parisien au visage gris et à l'œil torve, se retourne.

- Tout de suite, mignonne.

- Eh, vas-y mollo, si t'es pas beau.

Séraphin engueule le garçon qui est déjà loin et qui gueule, lui, vers le comptoir, sa commande :

- Un crème, un café...

Le bruit des paroles mélangé au tintamarre de la ville embrouille l'ambiance chaude de la terrasse encombrée de gens et de marchandises.

Comme par miracle, le garçon est déjà de retour :

- Et voici, les amoureux.

- Et la soustraction ?

- Très juste, drôle même.

L'addition donc : douze euros quatre-vingt-quinze.

Judith ramasse le ticket et compte dans sa tête. Séraphin ouvre son poing sur la table et sa main aplatit le tas de ferraille, Judith, bien droite sur sa chaise, sort la main de son sac et fait paraître sur la table un beau billet de deux cents euros.

Judith tient le billet posé sur la table, lâche un sourire de circonstance au serveur indifférent. Séraphin en sursautant sur sa chaise, se réveille soudain et interroge sa compagne qui coupe la question qu'il allait poser :

- Je m'excuse, je n'ai pas de monnaie.

Et elle se rassoit. Alors Séraphin en profite pour poser sa question mais, au moment d'ouvrir la bouche il reste la mâchoire bloquée, muet. Quelle question, en effet, valait-il la peine de poser ? Judith avait de l'argent, et bien tant mieux, de toute façon, avec ou sans il faudrait bien vivre et, si c'était avec Judith, c'est évident qu'il l'aimait pour ne pas se passer d'elle, comme si elle était sa vie, comme si elle était la vie.

Judith a partagé le croissant en deux. Ils déjeunent sans parler, ils se fient aux bruits de l'ambiance. Les clients de midi vont et viennent. La chaleur étouffe.

Les clients, ici, ont le choix. On peut même emporter son casse-croûte et sa boisson enveloppés et aller déjeuner sur un banc dans la rue. Les pigeons font l'ambiance et les moineaux piaffent sur votre tête. C'est la fête pour soi tout seul, le défilé de têtes qui vont et viennent et vous, assis sur un banc dans la rue vous fixez les gens. Séraphin et Judith jouent à donner des noms à tous ces êtres que l'on croise dans la vie sans les connaître, ils sont faits de traits grossiers comme des anecdotes à l'intérieur d'un roman. Ils jouent tant qu'ils oublient tout. La mémoire revient et déchire le voile de leur absence au réel, ils se doivent de se lever et faire quelque-chose, mais quoi ?

- Si on allait nous promener ?

- Faut que je me trouve un boulot.

- Tu en trouveras en chemin.

- D'accord, par où on va ?

- Par là.

Elle a levé la main en pointant son doigt, elle est debout maintenant, Séraphin l'imité et ils sortent de la foule presque à la nage, ils échouent sur le quai du port. Le vent, le calme bouillant, les mouettes criardes. Ils sont haletants. Appuyée à la rambarde, Judith crie :

- Viens, Séraphin.

Elle part en avant vers la mer, il court presque derrière elle.

Séraphin la suit comme un loup, il est collé à ses pas, il rive sa marche à son odeur. Elle roule ses hanches. Ses jambes légères la portent comme une gazelle, elle marche devant lui pour lui ouvrir la route. Il chasse dans le sentier de sa gloire.

Le couple se promène sur le chemin côtier après avoir longé les quais du port encombré de bateaux de toutes sortes, de tous les pays. Le chemin domine une falaise abrupte qui domine la mer. Le temps est radieux. Un coin de l'horizon reste sombre. Tout le reste n'est qu'éclat de lumière. Le haut de la falaise est coiffé d'herbes balayées par le vent fort. Il faut se pencher en avant pour avancer. Judith arrête de marcher, elle relève son corps qui se déplie dans une claque de vent, elle est assise de force et, ses paroles sont noyées :

- Arrêtons-nous.

Séraphin n'a pas tardé à la rejoindre et il se couche près d'elle dans les hautes herbes.

La fille s'approche du garçon, bouge comme un vrai félin. Son corps ondule à la surface de l'herbe tendre, sa chair frémit sous sa peau transparente, blanche rosée, comme l'hymen d'une vierge. Elle balaye de ses longs cheveux noirs le visage de Séraphin.

Séraphin la regarde faire dans la tranquillité de son désir il sait que c'est elle qui l'appelle. Il a croisé les bras sous sa tête et semble attendre que la mer s'ouvre tant il est prêt à se donner à elle dans le calme parfait de son âme. Judith défait sa robe, son soutient gorge, sa culotte. Dans la discrétion de la nature elle commet ses actes d'instinct, pour son amour. Ses seins se gonflent de sève, sa croupe se fait large, elle cabre ses reins, s'ouvre à lui, Séraphin.

Il est encore plus beau lorsqu'elle est nue. Elle ouvre sa braguette et lui fait un plaisir coquin. Goûte à la force du désir, emportée par les flots. Le

marin la trouve sur sa quille. Pauvre goélette de pacotille, fille mouillant mon port, je monte à son bord.

Ils se sont assoupis, le temps au vent de passer sur eux, emportant les nuages.

Le Soleil avait basculé derrière l'horizon quand ils se sont mis debout et ont repris leur marche, en direction de la ville.

- Viens, lui avait simplement dit Séraphin.

Et elle l'avait suivi. Et elle a bien fait, de le suivre, cet amoureux-là. Elle ne s'ennuyait jamais avec lui.

Ils revinrent sur leurs pas et Séraphin ouvrait la marche. À l'horloge du port il était huit heures. La journée avait été magnifique et les gens s'attardaient dehors, avant les soupers.

Ils entrèrent dans le petit café de ce matin près de leur hôtel.

Camille, le patron, s'affairait derrière son bar à servir des apéritifs quand Séraphin fit son entrée. Il se dirigea tout droit entre les clients, fit le tour et passa derrière le bar. Là dans un coin entre des caisses il prit sa guitare. Camille qui l'avait senti dans son dos laissa tomber malgré lui :

- Bonne chance, Séraphin.

Séraphin s'effaça, vite fait, et rejoignit Judith qui l'attendait dehors.

Judith est assise à une table avec Ibrahim qui sirote un café :

- Bonjour Ibrahim.

- Bonjour Séraphin, comment tu vas ?

- Bien, merci. Tu es prêt ?

- Dans deux minutes. Assieds-toi.

Séraphin s'assoit à la table entre Ibrahim et Judith.

Maintenant ils forment un cercle pour se concerter. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre. Ils se connaissent bien, ils savent qui ils sont : des artistes. Ils vont bientôt entrer en scène et ils se détendent une dernière fois avant de bondir à l'assaut du public. À la prochaine manche, ils feront les comptes. Maintenant le compteur est à zéro, c'est un nouveau jour, il faut en profiter d'être là tous les trois, réunis pour le Grand Mystère.

Ibrahim sort avec précaution de sa veste de costume, un étui à cigarettes. Lentement, il en choisit une, la porte à la bouche, referme son étui en le faisant claquer d'un petit coup sec, d'une autre poche il sort un joli briquet doré qu'il fait claquer aussi et qui étincelle dans sa main. Il porte la flamme doucement jusqu'à la pointe de sa cigarette, tire une longue bouffée de fumée qu'il rejette en l'air après l'avoir dégustée.

Le scénario est le suivant : un vieux monsieur riche a rencontré une pauvre fille des rues et, par charité, il l'invite à manger au restaurant. Pendant ce temps, l'amoureux de la fille est à sa recherche. Il entre par hasard dans le restaurant où sont attablés le vieux et la fille.

- Comment, c'est encore toi, et moi, moi qui te cherche, moi ton fidèle serviteur que tu trompes pour un repas.

- Pour un repas, pour un repas ?

La fille se lève et continue à crier :

- Ça fait trois jours que je n'ai rien mangé. Tout ce que tu me laisses, c'est les restes.

Le garçon se fâche :

- Les restes, des restes ?

Il se tourne vers le vieux qui tremble de peur. Il fait semblant de lui donner une tape sur la tête mais, dans son mouvement, il accroche exprès la perruque du vieux. Son trophée à la main, le jeune annonce à la cantonade :

- Il ne reste rien sur la tête des vieux qui volent la jeunesse.

Alors, le vieux, se sentant humilié se lève, va pour récupérer sa perruque, esquisse un geste mais le jeune garçon, plus fort et grand que lui avance pour le faire reculer vers la porte en brandissant bien haut la perruque. On croyait que le jeune allait frapper le vieux.

D'un coup la claque partait et l'assistance sursautait, et c'est le jeune qui s'affalait. Sur quoi, Ibrahim se hâta de dire :

- Merci messieurs-dames pour notre petit théâtre.

Ibrahim saluait tout le monde et Séraphin se relevait pour saluer avec lui, et Judith, et tous en chœur passaient leur chapeau en disant de belles paroles, des mercis les amis, à votre bon cœur, la paix soit avec vous...

Ils ressortaient triomphant comme des stars après leur show, ils comptaient ensemble la recette et se la partageaient en parts égales et ensuite, avec de quoi pour tenir deux ou trois jours d'avance, ils décidaient : c'est le temps des vacances, il faut se lâcher. Séraphin partait avec sa pépée dans la nature, et Ibrahim allait draguer dans sa chasse personnelle.

Une fois les dettes payées au taulier, Séraphin et Judith avaient des ailes.

**Pierre Marcel MONTMORY** *trouveur*

## *Ce qui compte c'est la puissance de la joie qui éclate à la vitre de nos yeux.*

Anton Tchekhov :

Comment les communautés défaillantes fonctionnent-elles ?

Dans les sociétés en échec, il y a mille imbéciles pour tout esprit raisonnable, et mille mots pourris pour chaque parole consciente, la majorité reste l'ignorant, et domine toujours le sain d'esprit.

Si vous voyez des sujets triviaux s'élever dans une société sur des paroles conscientes, et que des gens triviaux mènent la scène, vous parlez d'une société très ratée.

Par exemple, des chansons et des mots insignifiants, vous voyez des millions de gens danser et répéter les mots. Et le propriétaire de la chanson devient célèbre, connu et aimé, les gens prennent leur opinion sur les produits de la société.

Quant aux véritables écrivains et auteurs de talent, personne ne les connaît et personne ne leur donne de la valeur ou du poids.

La plupart des gens sont banaux et consomment les absurdités et les drogues.

Quelqu'un qui nous engourdi pour faire disparaître nos esprits et quelqu'un qui nous fait rire avec des choses banales est mieux que quelqu'un qui nous réveille à la réalité et nous blesse en disant la vérité.

# Je t'aime.

Personne n'est un étranger.

Sham a huit ans :

« Avant j'étais très belle ».

(Avec ses mains, elle mime les contours d'un visage disparu):

« La guerre m'a détruite ».

*Les descendants de résistants et de résistantes entendent rappeler, à la veille des élections législatives la nocivité des idées d'extrême droite qui propagent toujours les mêmes messages de haine à l'encontre de minorités.*

La vie est courte. Nous l'avons passée dans le tourment et son titre est douleur.

*Autrefois c'était toujours et maintenant c'est revenu et demain c'est encore.*

*Nous vivons d'éternité, et nous laissons aux aquoibonnistes le temps mécanique des horloges.*

*Nous glissons dans la fluidité de l'infini.*

**Se taire aide l'opresseur.  
Parler inquiète le tyran.**

Federico Fellini : « *Le fascisme naît toujours d'un esprit provincial, d'un manque de connaissance des vrais problèmes et du rejet des gens, que ce soit par paresse, préjugés, cupidité ou ignorance, pour donner un sens plus profond à leur vie. Pire encore, ils se vantent de leur ignorance et cherchent le succès pour eux-mêmes ou pour leur groupe à travers une présomption, des affirmations sans fondement et une fausse démonstration de bonnes qualités, plutôt que de faire appel à la véritable capacité, à l'expérience ou à la réflexion culturelle.*

*Le fascisme ne peut être combattu si nous ne reconnaissons pas qu'il est simplement le côté stupide, pathétique et frustré de nous-mêmes dont nous devons avoir honte ».*

La démocratie bourgeoise populiste déteste le peuple.

**Il n'y a pas trop d'immigrants,  
Il y a trop de salauds.**

*Si le silence est d'or  
Si la parole est d'argent  
L'action est le prix*

Mon pays c'est la Terre

Les frontières c'est misère

Mon pays c'est mon corps

Mes racines sont mes jambes

Je suis de partout

Souverain de ma personne

Je suis humain

Résistant à la violence

Je me donne à aimer

Libre d'être libre

Famille humaine

Enracinée dans l'Univers

Fier de mon présent, de mon don,  
de ma récolte

Je ne fais pas de littérature

J'écris pour tout le monde

Ouvrier travailleur artisan

Pourquoi des guerres ?  
Parce que :  
Chaque salaud a quelqu'un à tuer.

*Si tu es triste lorsque tu es seul,  
c'est que tu es en mauvaise compagnie.*

C'est bien d'aider les plus faibles.

Mais l'aide aux plus faibles est souvent de l'apitoiement. Les médiocres gèrent la misère pour améliorer leur statut.

C'est pourquoi les plus forts devraient aider aussi les meilleurs.

Car les meilleurs se rongent d'angoisse et leurs révoltes les tuent.

*Ne te lasse pas de crier  
ta joie d'être en vie et  
tu n'entendras plus d'autres cris.*

**Boris Vian :**

*« Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun. »*

**Maryse Condé :**

La vie ne serait un don  
Que si chacun d'entre nous pouvait choisir

Le ventre qui le porterait  
Or, être précipité dans les chairs d'une miséreuse

D'une égoïste, d'une garce  
Qui se vengera sur nous des déboires de sa propre vie

Faire partie de la cohorte des exploités, des humiliés

De ceux à qui on impose un nom  
Une langue

Des croyances, ah, quel calvaire !

**Pierre Marcel Montmory :**

**JE SUIS NÉ RICHE**

*Je suis né riche*

*Pas besoin de rien*

*Pour chercher mon pain*

*Et me payer du bonheur*

*J'étais déjà quelqu'un*

*Je suis devenu le même*

*Je dis toujours je t'aime*

*Et cela fait le bien*

*Ceux qui refusent mes cadeaux  
N'acceptent pas leur innocence  
Car ils ont mauvaise conscience  
À fabriquer le néant des sots*

*Ceux qui refusent mon bonjour  
Cultive la haine des salauds  
Qui tuent tout ce qui s'aime  
Et à eux-mêmes restent sourd*

*Ceux qui disent tout  
Ne disent pas ce qu'ils pensent  
Ils ont peur du grand trou  
Ils vivent et ils meurent sans naissance*

*Les ratés de l'existence  
Trouvent la terre trop basse  
Pour être saluée d'importance  
Cette mère mal aimée lasse*

*Paltoquets foulant les trottoirs  
Qui visitent les futoirs  
Et se laissent croire  
Comme larrons en foire*

*La rude maladresse  
Des salauds en laisse  
Obéissants au stress  
D'une mort maîtresse*

*Le jour est pour eux le calvaire  
Et la nuit place à l'enfer  
Les perdus n'ont pas de repos  
Et ils n'échangent pas leur peau*

*Ils votent et ils rotent  
Ils gagnent au jackpot  
Ils fument de vieux clopes  
Dans l'œil du Cyclope*

*Heureusement le drapeau  
Flotte au mat de misère  
Et quand le mal est trop haut  
Il est temps de partir en guerre*

*Misère de misère l'ennemi en vue  
Ils cherchent un mot rassembleur  
Le mot chien n'ayant jamais mordu  
Ils marchent sur l'étranger  
qui leur fait peur*

*Je les ai vus passer devant ma porte  
La Terre roulait sous leurs pieds*

*J'ai vu le malheur qui les porte  
Ils ne m'ont pas entendu crier*

*Je me suis dit il est trop tard  
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent  
Quand ils n'étaient encore que des as  
Dans le jeu de carte des mignards*

*La peur mauvaise conseillère  
Leur a pris le bras ballant d'ennui  
Et leur a soufflé son haleine amère  
Et leur sang est devenu bruit*

*Ils n'ont plus eu de sens  
La bataille du sang mêlé  
Rougissait la Terre assoiffée  
De cet argent que l'on dépense*

*Je ne veux pas mourir assassin  
Car je n'ai pas renié de quel sein  
Je me nourris le cœur serein  
La paix avec moi se sent bien*

**Ahmed Ben Mahmoud :**

Nous vénérons le pain la pluie  
les aboiements de chiens dans la nuit  
les reflets de nos lopins de terre  
sur le limon maladroït  
il y a le citronnier  
il crie de sa grande bouche  
que faire des saisons  
si elles sont de ciment  
j'irai nu de souvenirs  
je chargerai mon dos  
de regards d'oiseaux  
ils traceront une ligne de sable  
autour des rivages incertains  
ils ouvriront ma poitrine  
à la joie des mains cueilleuses d'olives  
ces mains qui me poussent  
à ouvrir la porte  
à l'étreinte vive  
ma prière est une ovation  
aux routes invisibles  
aux splendeurs de l'inconnu  
entre un visage et le bleu du ciel  
il y a le fracas de la vie pour laquelle  
je ne prends aucune précaution  
je suis vivant maintenant  
que j'ai atteint certaines imprudences.



بدر شاعر العالم